

ACTE I

Scène 1

Le Merisier - le Mahogany - le Chêne
le Courbaril - le Framboisier

Le Merisier

Encore une génération qui entre tragiquement dans sa phase transitoire : plus trace de l'aïeul ; belle lurette que les maîtres de Céans ont gagné l'hospice ou la poussière éternelle. Quant à la progéniture nouvelle vague, elle a depuis peu gagné le large abandonnant l'antique rafiot si inapte à la nouvelle houle. Et moi l'antique témoin verdâtre de toute une vie me voilà plus que jamais largué, offert en pâture à l'éventuel légataire assoiffé de modernité et séduit par le béton.

Le Mahogany

De quoi te plains-tu, fieffé bourgeois de Merisier ? N'est-ce pas plutôt la mort que tu appréhendes ? Tu crains que ton petit domaine de cour gazonnée ne devienne une chape soigneusement cimentée où se tiendrait sans fatuité un petit manguier greffé. Mais il y aura toujours des forêts, des rideaux verdoyants d'arbres modestes, confortés par le nombre, dans l'eu-

phorie des visites sporadiques d'oiseaux, de touristes et d'amoureux.

Je ne me sens point à la merci des mutations familiales ou de la fantaisie humaine.

Le Merisier

On n'est jamais que ce qu'a voulu une fatalité indomptable. J'ai poussé dans cette « concession » familiale pendant plus de deux générations au cours desquelles je n'ai ménagé, pour ce petit monde, ni mon souffle lénifiant, ni ma chlorophylle vive, aujourd'hui tout respire la désaffection fatale et irréversible. Comment pourrais-je ne pas m'émouvoir devant le déferlement de la vague destructrice des mutations ?

Le Mahogany

Facile à éviter quand on demeure avec les siens pour le meilleur et pour le pire !

Le Merisier

Le moyen d'y être parvenu quand c'est l'homme qui a opéré son choix et rangé à ses côtés ceux d'entre nous qui comblent ses velléités et ses aspirations. Combien j'ai vu passer, dans ce contexte familial, de bonnes, de jardiniers, de chauffeurs, de livreurs, la ribambelle d'enfants en quête des cachettes les plus fiables. Pourtant personne ne se soucie de mon devenir à travers mon affolante déliquescence.

On n'exhorte même plus ce jardinier soigneux à me donner ma coupe habituelle.

Le Mahogany

On ne peut, Merisier pleurard, avoir été et être. Une fin inéluctable nous attend tous, fils de Déméter. Quant à moi, ma vie ne tient qu'au fil d'une hache de bûcheron, à moins que le vent ne me renverse faisant de moi un pitoyable cadavre ajoutant à la fumure de mes frères alors qu'il a placé dans son entourage immédiat ceux d'entre nous qui comblaient mieux ses velléités, ses aspirations ?

La belle affaire ! L'homme t'a, ce faisant, associé à son éphémère existence. De quoi donc te plains-tu, arbre privilégié ? Moi, il peut devenir mon bourreau, économie oblige, mais ne conditionne point ma vie d'arbre.

Le Chêne

Taisez-vous, arbres de pacotille ! Aucun de vous ne m'arrive aux talons, sans vouloir me targuer de la périphrase qui me désigne sous la plume de l'illustre fabuliste. « Celui de qui la tête au ciel était voisine et dont les pieds touchaient à l'empire des morts ». Je pourrais également m'enorgueillir de ma corpulence légendaire, moi dont l'aïeul a abrité jadis la justice royale de Saint-Louis. De surcroît, même pour le bûcheron moderne, l'entreprise qu'est ma destruction est on ne peut plus problématique. Cessez donc tous de parader, d'étaler une vaine jactance à la face de la « gent végétale ».

Le Merisier

Votre renommée, distingué chêne ne vous autorise pas à vous amener avec vos gros sabots tel le maître de philosophie du dramaturge qui décide de mépriser et la musique et la dans de ses collègues, comparées à sa science divine. Rabaissez donc votre caquet et rappelez-vous l'avantage notoire du roseau «qui plie et ne rompt pas», le roseau dont la souplesse légendaire est un atout incomparable, toujours sous la plume du fabuliste.

Et n'oubliez pas non plus vos difficultés d'adaptation comparées à la vie sereine et régulière des arbres tropicaux. L'impitoyable automne qui enlève votre vert manteau pour la fessée de l'âpre hiver. Et le renouveau prometteur qui éclate en mille bourgeons prêts à braver l'ardente canicule si bénéfique à la floraison et aux fruits.

Le Courbaril

Grands arbres, crème de la faune, j'éprouve face à votre conflit, un sentiment d'impuissance, excède de ne pouvoir y trouver la moindre esquisse de convergence. Comment accorder en effet, la peur de n'être plus, le dépit de n'être pas plus et la présomption d'être plus que tous ? Il est temps pour vous de ravalier qui son pessimisme, qui ses prétentions, ou son complexe de supériorité.

Quant à toi, dis-toi bien, mon pauvre merisier, que si l'aïeul était encore là, il aurait été, depuis longtemps, relégué à l'hospice par son jeune entourage trop occupé à d'autres choix. Et depuis longtemps, il se retrouverait perdu dans l'anonymat d'un asile isolé.

Comment peux-tu espérer meilleure sollicitude que l'humain ? Résigne-toi donc en silence à ton destin. Au diable les jérémiades ! Pense plutôt à la profonde exhortation de Vigny : « Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse ! ». D'autant que par ironie du sort, une prédisposition naturelle rend ce silence plus accessible au loup et au végétal qu'à l'humain.

Le Chêne

A combien, de monarques, de princes, de marquis, comtes, ducs nobles ainsi qu'à leur moitié féminine, j'ai agréablement baillé mon ombre bienfaisante ? Et j'eus même l'insigne avantage de la dispense aussi au tribunal de plein air du bon roi Saint-Louis.

Le Mahoghany

Ne viens pas, illustre Chêne, étaler, au constat de notre modeste condition, ton écrasante « comparaisonnerie ». Qu'en sera-t-il donc face à l'infortuné merisier. Car nous nous sentons touchés dans notre antillanité. Arrêter donc de mettre en avant ton appartement à un vaste continent ! « *Ti rach ka fann gwo bwa* ».

Le Chêne

Au diable tes impressions négatives, fébrile arbre du soleil. Quelques privilèges que je prenne de mère Nature et de l'histoire, oncques je n'ai mésestimé mes confrères des Tropiques, oncques je n'ai conçu arrogante suffisante à l'endroit de ceux qui échappent à

l'âpre hiver, gardant tout l'an un potentiel maximal de productivité et de croissance à l'abri donc de l'inconfort des « blancs manteaux ».

Le Mahogany

Grand Chêne d'Europe, la fin de ton propos t'honore, exempt qu'il est de tout sectarisme. Bravo !

Le Merisier

Ô vénéré Chêne, le pauvre hère que je suis devenu ne t'arrive, certes pas, aux talons, mais, tous les deux, nous sommes victimes de variations de la mode. S'il ne te reste de ton auréole de noblesse, que d'armes souvenirs, moi, de mon côté, j'ai été largué par ceux de la dernière génération, imperméable à toute sentimentalité. Cependant, je m'accroche à une vague espérance, que me soit dispensée par le soleil des Tropiques la chaleur que me refuse l'humain. Merci, Seigneur !

Le Chêne

Le temps, sur les bonnes choses de la vie, oncques ne s'arrête pour nous permettre de goûter les délices. Ainsi maître Corneille amèrement surpris par la désaffection de son moulin, longtemps se berça d'illusions. Ainsi, dans le paradis champêtre de René Bazin, la terre finit par mourir lentement assassinée par les grandes mutations agricoles.

Ainsi, moi qui plafonnais dans l'ordre de vie à force de hanter la noblesse des rois, les avancées phénoménales de la richesse mobilière ne manquèrent pas

de dépouiller ses nobles, me plongeant irrémédiablement dans le néant.

Ainsi la cellule dorée où, si longtemps, vécut notre ami le Merisier entra un beau jour dans une dégradante désaffection où sombrèrent l'esprit de famille et l'attachement aux souvenirs.

Bref, il n'est que d'écouter le bon sens populaire, magnifique de sagacité : « Il n'est de si beau jour qui n'amène sa nuit ». Arrive donc inmanquablement le moment crépusculaire si diversement traduit en Europe comme dans la Caraïbe : pour un poète classique du XVII^e siècle : « Le char vaporeux de la reine des ombres » ou bien, pour notre créole exprimant l'imminence de la nuit : « *Kabouré difé déwò toujou* ».

Ou alors, simulant le cri rituel des « Cabrits bois » à l'orée de la forêt : « *I za ka ta* ».

Le Merisier

Roi incontestable de la forêt, dépositaire des signes extérieurs de la noblesse, sois sacrément remercié d'avoir misé, pour atténuer mon dépit, dans ta provision de philosophie et de poésie. Merci, honorable frère d'Europe pour ce baume porteur de réconfort et de résignation. Grâce à toi, je sais désormais que les meilleures choses ne durent jamais. Et j'entends encore résonner cette romance des années 30, reflet d'une époque : « Pourquoi, pourquoi faut-il hélas que sur la terre, les amours et les fleurs soient toujours éphémères ? »